

l'aise en compagnie de « l'ingénieur hidalgo », comme Daumier, cet illustre voisin, qu'il n'a pu connaître mais qui l'a cependant influencé dans le domaine de la « caricature sculpturale ». Le chevalier errant, modelé dans la terre glaise de Grisy, a somnolé quarante ans, majestueux, sous la forme spectrale d'un plâtre ombré de poussière. Il a traversé en paix la guerre et l'Occupation ; il était destiné à l'Espagne, mais la guerre civile a changé son destin ; le farouche Caudillo n'était peut-être pas très réceptif à l'esprit de son illustre et généreux compatriote.

Don Quichotte a quitté Grisy pour être fondu en bronze et prendre place à Cergy où il veille désormais sur la ville nouvelle.

Un beau jour d'hiver et de neige, un immense camion est venu le chercher. Il a fallu le découper et démonter les portes de l'atelier, car il avait grandi, peut-être, en attendant, comme l'œuvre de Cervantes, en traversant les siècles. C'est grâce à Bertrand Warnier et à Jean-Philippe Lachenaud qu'il a pris place devant la préfecture, lui tournant le dos, regardant ailleurs. Il est constamment éclairé par le soleil qui tourne autour de sa lance pointée vers le ciel, dans l'axe même du Val-d'Oise qui s'étire d'est en ouest.

Mon père avait une Ford décapotable, la fameuse 19 CV Ford que l'on voit dans les westerns. Il aimait aller d'un clocher à l'autre, à travers la campagne (ou presque), ce qui amusait les enfants qu'il embarquait à la pelle dans cette voiture de shérif. Il avait inventé deux personnages qui ne

nous quittaient jamais lorsque nous allions en voyage avec lui, ma sœur et moi. Ces deux amis, Monsieur Kirsch et Monsieur Bouchonnet, sans physique et sans âge, voyageaient à l'arrière, sous la bâche qui abritait les bagages. Leur présence expliquait les mouvements tumultueux que le vent imposait à la toile. « La Fouine », son chien-loup, partageait nos vagabondages. Les voyages étaient joyeux, nous nous arrêtions souvent parce que mon père dessinait, prenait des notes ou peignait dans la campagne. Il savait aussi trouver les bonnes tables et les auberges familiales, comme d'autres trouvent les champignons ou les baies sauvages. Il aimait vivre et faire partager son appétit de vivre.

Don Quichotte veille désormais sur la ville nouvelle.



Très ami de Paul Colin, ils s'étaient ensemble passionnés pour les « ballets nègres » débarquant d'Amérique. Ensemble ils ont décoré le Bal Tabarin où fleurissait encore le véritable « french-cancan ». Charles Gir a dessiné la première affiche de Joséphine Baker, comme il avait fait celle de Mistinguett, de Damia, de Maurice Chevalier et de Dranem. A cette époque, il était encore très parisien. Mes parents sortaient beaucoup : je garde le souvenir de leurs départs nocturnes, de smokings et de robes du soir, ou de repas somptueux improvisés à Paris dans notre jardin de Montmartre, et de tant de présences célèbres, étincelantes, inoubliables et si chaleureuses, comme le sont toujours les gens du spectacle parce qu'ils aiment tout donner.

Mon père et ses amis de Montmartre se retrouvaient à Epiais, le village voisin, chez Madame Kerlirzin, le café-restaurant en dessous de l'église. Fornerode, le peintre, Delignières, le graveur, et Marcel Seheur, l'éditeur, habitaient déjà Epiais ; Georges Duhamel, l'écrivain, allait à Valmondois ; Eugène Montfort, fondateur des « Marges », s'installait à Grisy, alors que Raoul Dufy, Francis Carco, Maurice Dekobra, Pierre Mac Orlan, Francisque Poulbot, Firmin Gémier, Andrée Mégard, Saturnin Fabre, Anspac, Dorival et bien d'autres se retrouvaient autour du billard et du coq au vin de Madame Kerlirzin.

Comme j'avais à Paris une mine de papier mâché, mes parents m'ont confié à Madame Kerlirzin, j'allais à l'école du village.

Mon père a épousé Jeanne Fusier, ma mère, en 1911 à Notre-Dame de Lorette. La cérémonie a été retardée d'une heure parce que Jeanne Fusier s'est aperçue, au moment de s'avancer vers l'autel, qu'elle avait oublié sa poupée ! Elle ne pouvait se marier sans elle, compagne inséparable de toute sa vie précédente ; un fiacre est allé la chercher au galop et le mariage a été célébré avec le consentement de cette poupée qui ne l'a jamais quittée de sa vie. Cette fidélité à l'enfance illustre bien son caractère toujours disponible à l'émerveillement de l'amour.

Mes parents s'étaient rencontrés dans l'intimité heureuse de Firmin Gémier et d'Andrée Mégard, son



Lavis à l'encre de Chine de Charles Gir.

épouse. Ma mère a pratiquement débuté dans la troupe de Gémier, au théâtre Antoine, à l'Odéon et en tournée avec le fameux et gigantesque théâtre ambulant de Gémier.

Firmin Gémier, fils d'un cafetier d'Aubervilliers, est devenu un des plus illustres hommes de spectacle de notre temps. Il créa le Théâtre national populaire au Trocadéro (T.N.P.), il a familiarisé le public français au théâtre antique et à l'œuvre de Shakespeare. Andrée Mégard, fille d'une humble fermière jurassienne qui portait la coiffe et parlait patois, est devenue une majestueuse comédienne d'une distinction rare dans la vie comme à la scène. Les liens affectueux qui les attachaient à mes

parents se sont étendus à ma sœur et moi. Je leur dois l'enchantement de ma première enfance, et je me réjouis toujours à la pensée que cette vénération profonde, inégalable, m'ait été inspirée, précisément, par des artistes, des comédiens d'origine populaire. Je n'ai jamais rencontré plus grande noblesse, plus profonde tendresse, meilleur exemple de vie.

Le Louvre et la musique

Le jeudi mon père m'emmenait au Louvre - il s'y sentait chez lui et me faisait les honneurs de « la maison ». Il me tenait la main et je sentais couler en moi, par la chaleur de cette main fine et vibrante, les sensations



Le Bal des Petits Lits blancs. Pastel de Charles Gir.

qu'il éprouvait et qui me nourrissaient l'esprit sans que je comprenne encore ce qui m'était donné. Je n'ai jamais cessé de prendre cette main dans la mienne quand je regarde une œuvre d'art.

Mon père était espiègle, bon vivant, il avait du charme et de l'humour. Il était indomptable et maniait l'ironie. Certains de ses camarades journalistes l'avaient, dans sa jeunesse, surnommé « l'Agence à Vache ». En pen-

sant à lui je songe à cette réflexion de Jules Renard : « La lucidité, l'humour et la tendresse vieillissent moins que les visages ». La guerre de 1914 l'a brisé comme elle a brisé tous les hommes qui l'ont faite, particulièrement les artistes. Il a beaucoup souffert sans jamais perdre sa bonne humeur. Ma mère était infirmière dans la journée et jouait la comédie le soir. Ma sœur est née en 1917.

Il aimait la musique. Il avait appris

le violon avec son grand-père maternel Gence, directeur du conservatoire de Tours et fondateur, avec Charles Bordes et Vincent d'Indy, de la Scola Cantorum. Le soir, lorsque nous étions seuls à la campagne, devant la cheminée, nous écoutions de la musique sur le phonographe que l'on remontait à la manivelle en prenant beaucoup de précautions (alors que le petit chien blanc écoutait, imperturbable, « la voix de son maître » !)